

Francesca Melandri

Eva dort



folio

COLLECTION FOLIO

Francesca Melandri

Eva dort

*Traduit de l'italien
par Danièle Valin*

Gallimard

Titre original :
EVA DORME

© Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano, 2010.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Romaine, Francesca Melandri connaît très bien le Haut-Adige ou Tyrol du Sud pour y avoir vécu pendant quinze ans. Scénariste de renom pour le cinéma et la télévision, elle est également réalisatrice. Son documentaire *Vera* (2010) a été présenté dans de nombreux festivals partout dans le monde. *Eva dort* est son premier roman, plébiscité par la critique et les lecteurs en Italie, où il a obtenu plusieurs reconnaissances importantes, dont le prix des Lectrices de l'édition italienne du magazine *Elle*, mais aussi en Allemagne et aux Pays-Bas.

*À mes enfants, joyeux plurilingues,
et à deux papas pleins d'amour : le leur, et le mien.*

Le vieux Sonner (...) un soir dans la *Stube*
(...) coupa court à l'éternel reproche sur les
trahisons en disant : « Rien que des ragots !
Même les enfants savent que nous avons
gagné la guerre. Mais je n'aurais jamais ima-
giné qu'on nous donnerait toute l'Italie ! »

CLAUS GATTERER,
Bel paese, brutta gente
(Beau pays, mauvaises gens)

« *Ciò, là i xe tuti tedeschi !* »
« Eh bien, là ce sont tous des Allemands ! »

MARIANO RUMOR,
après qu'un séjour en Val Pusteria
en 1968 lui a révélé l'existence
d'une minorité linguistique
sur le territoire du pays
dont il était le président du Conseil

« Vous êtes des Italiens gouvernés par des
Allemands ? Quelle chance vous avez ! »

INDRO MONTANELLI

*Call the world, if you please, « the vale of Soul-
making ».*
Then you will find out the use of the world.

JOHN KEATS,
Lettre à George et Georgiana Keats

*Let Eve (for I have drench'd her eyes)
Here sleep below, while thou to foresight wak'st.*

JOHN MILTON,
Le Paradis perdu, livre XI

Prologue

C'était un petit paquet, enveloppé de papier marron, entouré d'une mince ficelle. Destinataire et expéditeur étaient écrits avec soin. Gerda reconnut aussitôt l'écriture.

« *I nimms net* », dit-elle à Udo, le facteur. Je ne le prends pas.

« Mais c'est pour Eva... »

— Je suis sa mère. Je sais qu'elle n'en veut pas. »

Udo aurait voulu lui demander : mais tu es sûre ? Elle leva sur lui ses yeux transparents, allongés, et le dévisagea, immobile. Il se tut. Il tira un stylo de sa poche et un imprimé de sa sacoche en cuir. Il les lui tendit en évitant de la regarder.

« Signe là. »

Gerda signa. Puis elle demanda avec une soudaine tendresse :

« Qu'est-ce qu'il va lui arriver, maintenant, à ce petit paquet ? »

— Je vais le rapporter au bureau de poste et je dirai que tu n'en as pas voulu...

— Que Eva n'en a pas voulu.

— ... et on le renverra d'où il vient. »

Udo remit le petit paquet dans sa sacoche en cuir. Il plia le formulaire, le glissa au milieu

d'autres papiers. Il rangea le stylo dans sa poche, en vérifiant qu'il était bien fermé. Il allait partir. Son buste se tournait déjà vers la rue, ses pieds allaient bientôt suivre, quand il eut une dernière hésitation.

« Mais où est donc Eva ? demanda-t-il.

— Eva dort. »

Le petit paquet marron fit en sens inverse le chemin parcouru pour arriver jusque-là. Il couvrit deux mille sept cent quatre-vingt-quatorze kilomètres, aller-retour.

1919

Si quelqu'un avait demandé à Hermann, le père de Gerda, s'il avait connu l'amour (mais personne ne le fit jamais, et encore moins sa femme Johanna), il aurait revu sa mère sur le seuil du fenil lui tendant le seau avec le lait tiède de la première traite. Il plongeait la tête dans le liquide doux, se relevait avec une moustache crémeuse sur la lèvre supérieure, puis partait pour l'heure de marche qui le séparait de l'école. Il n'essuyait sa lèvre d'un revers de bras que déjà loin sur le sentier, quand Sepp Schwingshackl arrivait de son *maso* pour faire la route avec lui, ou encore plus bas, quand les rejoignait Paul Staggl, le plus pauvre de toute l'école parce que le *maso* de son père était non seulement sur un terrain escarpé, mais aussi sur le versant nord, privé du moindre rayon de soleil l'hiver. Ou bien, s'il y avait pensé (ce qu'il ne fit jamais de toute sa vie, sauf une fois et il mourut l'instant d'après), il se serait souvenu de la main de sa mère, fraîche mais râpeuse comme du vieux bois, passant sur le galbe de sa joue d'enfant dans un geste d'acceptation totale. Mais quand Gerda naquit, Hermann avait désormais perdu l'amour depuis longtemps. Peut-être en route, comme le foin de son rêve.

Ce rêve, fait la première fois quand il était petit, le hanta toute sa vie. Sa mère étendait une grande toile blanche sur le champ, la remplissait du foin qu'on venait de faucher, la fermait en nouant les quatre coins, puis elle posait le ballot sur son dos pour qu'il le porte au fenil. C'était une charge énorme, mais ça lui était égal, sa mère la lui avait donnée et c'était un bon poids. Il se levait en titubant et avançait sur le champ fauché comme une fleur monstrueuse. Sa mère le regardait de ses yeux bleus à la fente allongée — les mêmes yeux que ceux d'Hermann, puis de sa fille Gerda, puis de la fille de celle-ci, Eva, des yeux tendres et sévères comme dans certains portraits de saints gothiques. Mais un autre Hermann, invisible et sans âge, s'apercevait avec effarement que les pans du grand foulard étaient mal attachés, et que le foin se répandait derrière lui : quelques brins s'envolaient d'abord, puis des poignées entières. L'Hermann qui voyait et savait tout ne pouvait avertir l'Hermann personnage du rêve, et lorsque ce dernier arrivait au fenil, le ballot était vide.

La nuit où Hermann fit ce rêve pour la première fois, on signait à Saint-Germain le traité de paix par lequel les puissances victorieuses de la Grande Guerre, surtout la France, voulant punir l'empire d'Autriche moribond, attribuèrent le Tyrol du Sud à l'Italie. Ce fut une grande surprise pour celle-ci : il avait toujours été question de libérer Trente et Trieste, mais jamais Bolzano-Bozen encore moins. Et ce, à juste titre : les habitants du Tyrol du Sud étaient des allemands, bien à leur aise dans l'Empire austro-hongrois, et ils n'avaient nul besoin d'être libérés par quiconque. Et pourtant, l'Italie hérita de ce bout d'Alpes, butin inattendu,

après une guerre qui n'avait pas été gagnée sur le terrain.

Cette même nuit, ses parents moururent à trois heures d'intervalle, emportés par la grippe espagnole. Le matin suivant, Hermann se retrouva orphelin comme sa terre, le Tyrol du Sud, resté sans sa *Vaterland*¹, l'Autriche.

Après la mort de ses parents, Hans, son frère aîné, hérita du vieux *maso*. La propriété était composée d'une maison faite d'une *Stube*² noire de fumée, d'un fenil plein de vers, d'un champ si escarpé que pour couper le foin il fallait basculer son poids d'une jambe sur l'autre ; une terre si pauvre et si verticale qu'on devait la remonter sur le dos dans de grandes hottes en roseau tressé, à la fin de la saison des pluies qui en entraînaient une bonne partie tout en bas du champ. Et Hans était le plus chanceux des deux.

Ses trois sœurs aînées se hâtèrent de se marier à seule fin de dormir sous un toit qu'elles pourraient dire bien à elles. Hermann, le cadet, dut aller faire le *Knecht*, le garçon de ferme, dans des *masi* plus riches, ceux des pentes plus douces où l'on pouvait faucher le foin en se tenant sur ses deux jambes ; ceux où, même après un gros orage, la terre restait bien à sa place, sans s'ébouler en aval. Il avait onze ans.

Toutes les nuits, jusqu'à vingt ans révolus, lui qui ne s'était jamais éloigné de sa mère plus d'une demi-journée, mouillait son lit de peur et de

1. Terre patrie. (*Toutes les notes sont de l'auteur, sauf indication contraire.*)

2. Poêle. Par extension, ce terme désigne la pièce recouverte de bois, cœur des maisons traditionnelles tyroliennes, avec un poêle à bois au centre.

solitude. L'hiver, dans le grenier plein de courants d'air où ses patrons faisaient dormir les garçons de ferme, les *Knechte* comme lui, Hermann se réveillait enveloppé de son urine glacée comme d'un suaire. Quand il se levait de sa paillasse, ce fin tégument se brisait dans un léger crépitement.

C'était ça le bruit de la solitude, de la honte, de la perte, de la nostalgie.

Km 0

Le décalage horaire est pire pour ceux qui voyagent vers l'est, tout le monde le dit. Quand on va dans le sens inverse du soleil, il se venge ensuite et vous empêche de dormir. Comme si j'avais du sommeil à gaspiller.

Carlo est venu me chercher à l'aéroport de Munich, mais je ne le dirai pas à ma mère, je sais qu'elle ne l'aime pas, elle ne l'a jamais aimé. Peut-être parce qu'il ne lui a pas fait la cour quand je le lui ai présenté, pas même un brin, il s'est seulement montré bien élevé. Il faut dire que c'est un ingénieur, un homme qui, par profession, doit prendre les choses à la lettre, sinon les viaducs et les ponts qu'il construit ne tiendraient pas debout. Faire le galant avec ma mère lui semblerait un manque d'égards envers moi. Comme il me comprend mal ! Quant à mon rapport avec ma mère, c'est encore pire.

Je le lui ai présenté il y a dix ans. Nous étions allés la voir pour le week-end de la Toussaint, et elle nous avait reçus dans le *maso* de Ruthi, ma *Patin*¹. Elle s'était installée dans la *Stube* en sapin,

1. Marraine.

comme si elle posait pour une brochure de syndicat d'initiative. Elle portait un chemisier de dentelle sous sa veste en laine foulée aux boutons en os — seul le *dirndl*¹ fait plus tyrolien. Elle tenait peut-être à se montrer à Carlo dans ce contexte si paysan, si pittoresque, une sorte de mise en scène de son identité. Même si, en réalité, elle n'a jamais été une paysanne.

Carlo avait parlé avec elle, s'était enquis de sa santé, lui avait ouvert la porte quand nous étions sortis. Mais il n'avait jamais ri en la regardant dans les yeux, ne lui avait jamais dit que, maintenant qu'il la voyait, il savait de qui je tenais ma beauté, et surtout il avait refusé de jouer au *Watten*². C'est bien ça que ma mère ne lui avait pas pardonné. Carlo s'était justifié en disant qu'il ne connaissait pas les règles. Les règles ! Il n'avait vraiment rien compris.

C'est pour ça que je ne l'emmène plus avec moi. Elle n'aime pas Carlo, mais ce n'est pas parce qu'il est marié, ou à cause de ses trois enfants que je n'ai jamais rencontrés, ni parce que jamais, depuis onze ans que nous sommes ensemble, il n'a émis l'hypothèse de divorcer.

Ma mère n'attache pas d'importance à ces choses-là.

Je suis sortie par la porte vitrée des arrivées internationales. Un homme d'environ cinquante ans poussait le chariot de mes bagages : Jack Radcliffe de Bridgeport, Connecticut, industriel du secteur des machines agricoles en déplacement à Munich pour une foire. Grand, cheveux

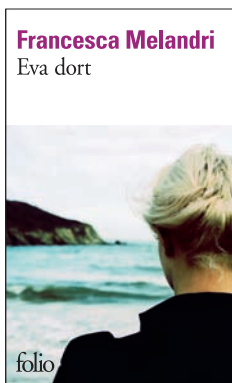
1. Costume traditionnel porté par les femmes.

2. Jeu de cartes.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

EVA DORT, 2012 (Folio n° 5676)



Eva dort

Francesca Melandri

Cette édition électronique du livre
Eva dort de Francesca Melandri
a été réalisée le 12/11/2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(EAN : 9782070453849 – Numéro d'édition : 253164).
Code Sodis : N55795 – EAN : 9782072491658.
Numéro d'édition : 253166.